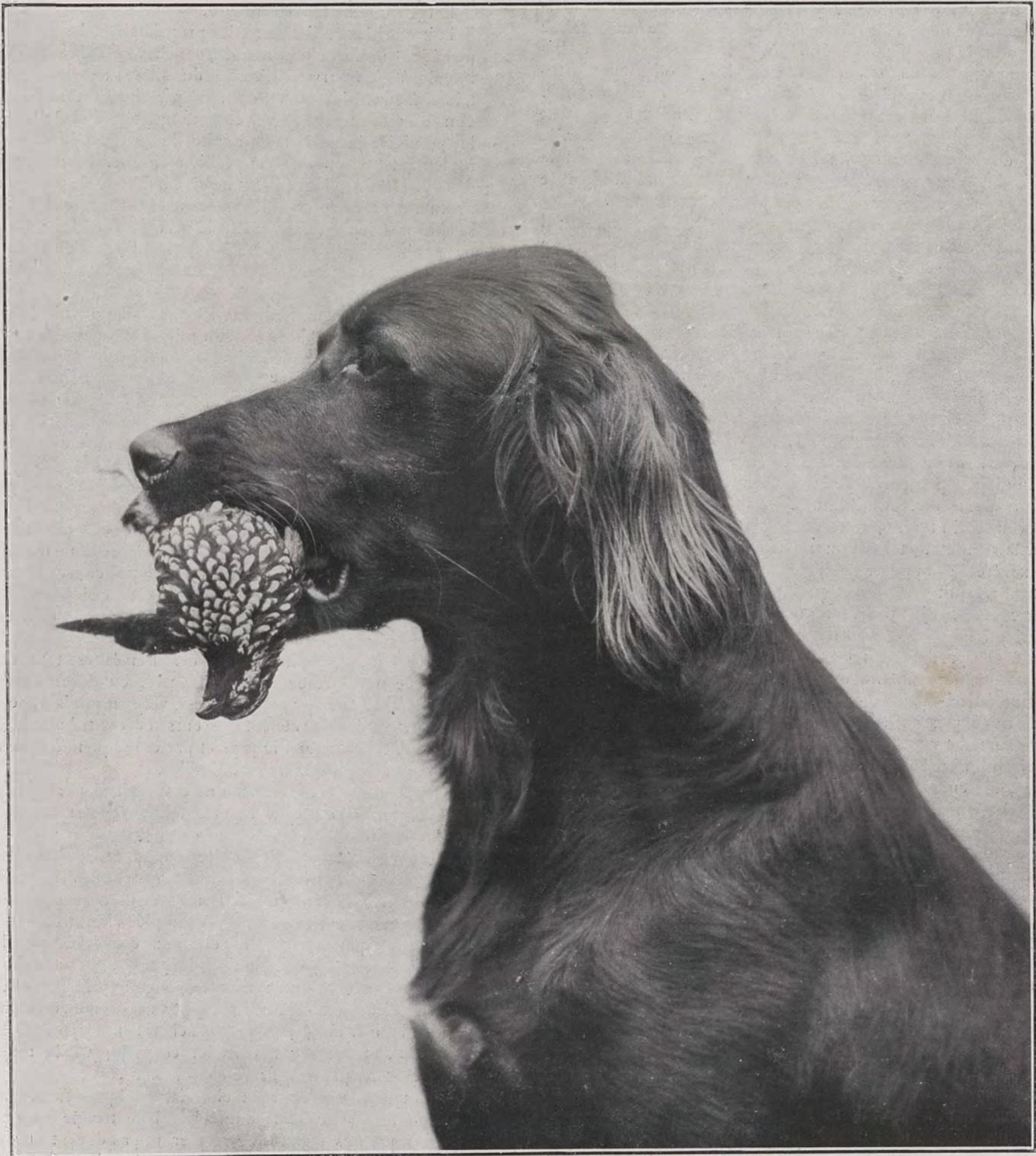


LE

SPORT UNIVERSEL

ILLUSTRÉ



LA CHASSE AU MEXIQUE
SETTER IRLANDAIS RAPPORTANT UN CODORNIZ (COLIN DE VIRGINIE)

CHRONIQUE

Nous voici dans une des rares périodes de chômage de l'année. Les steeple-chasers parisiens eux-mêmes se reposent, car bien peu tentent le déplacement de Pau ; ils ont quinze jours de répit avec la campagne méditerranéenne. Profitons-en pour nous occuper d'un sujet d'actualité : la question du cheval de Remonte.

Parmi les mesures les mieux accueillies qui ont été annoncées en vue de remédier à la crise, on a parlé d'une augmentation de 200 fr. par tête de troupeur.

Cette augmentation, on ne pouvait l'éviter ; elle n'est pas encore suffisante. Prouvons-le :

Pour faire un cheval de remonte répondant aux exigences actuelles, c'est-à-dire unissant le modèle d'un cheval de selle à une certaine qualité lui permettant de galoper, il faut employer une poulinière bien conformée, saine, d'une taille moyenne (1^m56 à 1^m60) et d'une certaine distinction, une jument en un mot ayant une valeur marchande au moins égale à celle du cheval de remonte que vous désirez produire et dont le prix peut être évalué à 1.000 francs sans exagération. Elle ne vous donnera en moyenne que huit produits ; amortissement et intérêts du capital compris s'élèvent donc à environ 150 fr. La répugnance bien marquée des cultivateurs à utiliser une jument de demi-sang pour les travaux de la ferme est provoquée par la diminution de travail qu'un animal de cette sorte subit pendant la gestation, la différence entre le travail fourni et la nourriture peut se chiffrer par une perte de 50 centimes par jour, soit 180 francs.

Nous voici en présence d'une dépense annuelle de 330 francs ; il faut y ajouter le prix et les frais de saillie, au minimum 30 francs. La nourriture du poulain à l'herbe jusqu'au sevrage 30 francs également. L'entretien du poulain de 6 à 18 mois à raison de 0 fr. 50 par jour, 180 francs. De 18 mois à 2 ans 1/2 au moins 200 francs, de 2 ans 1/2 à 3 ans 1/2 300 francs. Ces chiffres sont modérés ; au prix où est le fourrage, ils représentent une ration de famine. Nous arrivons ainsi à un total de 1.010 francs, dans lequel ne sont compris ni les faux frais, ni le vétérinaire, ni... l'avoine.

Ce calcul suppose que votre poulinière donne un poulain tous les ans.

Or, la moyenne des naissances ne dépasse pas 60 % ; pour arriver à un total exact, il nous faut donc majorer encore le total des frais de saillie inutiles, d'une partie de la nourriture de la jument, ce qui nous conduit à 1.100 fr. au minimum.

Nous devons enfin tenir compte de la perte subie sur les animaux refusés par la remonte, et dont on ne trouve plus l'écoulement. Ce n'est pas exagéré de supposer que l'éleveur passera à la Commission seulement un produit sur trois et qu'il perdra environ 500 fr. sur le laissé pour compte, soit 250 fr. à reporter.

Nous arrivons ainsi à démontrer qu'un cheval de remonte coûte au bas mot à son producteur 1.350 fr. à trois ans et demi, et cela en faisant abstraction de la main-d'œuvre et de l'entretien des bâtiments ou abris indispensables.

L'élévation des prix qui sera demandée par le groupe hippique de la Chambre aura donc pour effet de faire rentrer l'éleveur dans ses débours, ni plus ni moins. C'est déjà quelque chose, et sans doute on arrivera ainsi en exploitant le goût du cheval qui persiste dans certains pays, à maintenir l'étiage de la population de façon à alimenter l'armée active.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer à propos de l'ouvrage du général Dubois, ce n'est qu'une face du problème et la moins difficile à résoudre.

Celle qui consiste à maintenir dans le pays des chevaux d'âge de demi-sang en quantité suffisante pour la mobilisation est autrement ardue et tout au moins aussi importante.

Il n'existe pas UN moyen d'assurer cette remonte. Aucun employé seul ne peut présenter une efficacité suffisante, il faut agir de toutes façons et de tous côtés.

Un des procédés entre autres qui donnerait, à notre sens, les meilleurs résultats, est celui qui consisterait à autoriser les commandants de dépôt à payer les chevaux d'âge un prix sensiblement égal à celui auquel ils reviennent à l'Etat au moment de leur mise en service.

C'est le contrepois indispensable de la mesure nouvelle qui précède l'achat des poulains quelques mois plus tôt.

On sait que les chevaux de trois ans aussitôt après leur acquisition sont dirigés vers les dépôts de transition où dans l'inaction, sous la

menace perpétuelle des épizooties fatales dans les agglomérations de jeunes chevaux, exposés aux coups de pied, à quantité d'accidents graves, en un mot, ils attendent le moment où ils sont jugés aptes à entrer dans un corps de troupe.

Pendant les douze, quinze et bientôt dix-huit mois d'attente, ils coûtent fort cher au budget. Ne serait-il pas logique de majorer le prix des chevaux achetés à 4 ans et demi de la somme que l'Etat aurait dépensée pour leur entretien ?

Cette mesure très juste n'aurait d'ailleurs aucun effet sur la solution du problème ; il n'en va pas de même si l'on s'avance plus loin dans cette voie, et si l'on admet que l'éleveur puisse offrir à l'Etat un cheval de cinq ans susceptible d'entrer immédiatement dans le rang.

Si, renonçant à son intransigeance, la Remonte consent — non à titre exceptionnel, mais d'une façon courante — à acheter des animaux adultes ayant subi un premier dressage, ayant été nourris par conséquent, et se présentant *sains et nels*, sans aucune fatigue dans les membres ; si elle peut les payer le prix auquel ils reviendraient à l'Etat, c'est-à-dire entre 2.500 et 3.500 francs, elle aura fait faire un grand pas à la question.

Il est facile de le comprendre.

Pourquoi les cultivateurs, les propriétaires, les gentlemen farmers possèdent-ils de moins en moins de chevaux ? C'est qu'ils n'ont aucun intérêt à s'en servir. L'usage du cheval est un luxe, et un luxe très coûteux. Si, en effet, entraîné par votre amour pour cet animal, vous ne voulez pas l'élever comme une tête de bétail, si vous désirez le conduire jusqu'à l'âge adulte, le manier, le dresser, c'est non seulement à vos risques et périls, mais sans aucun espoir de rentrer dans vos frais, puisque l'Etat a pris l'habitude de payer un animal fait, avoiné, dégreuvé de tous les risques de maladie qui le guettent dans ses propres dépôts, exactement le prix d'un poulain. C'est donc folie pure aujourd'hui de prendre à sa charge l'entretien et les risques d'un cheval pendant 18 mois ou 2 ans, puisque l'on n'a aucun espoir de rentrer dans ses débours.

Il en irait tout autrement si on savait pouvoir joindre les deux bouts en conservant son poulain jusqu'à cinq ans. Un grand nombre de jeunes gens sortis de la cavalerie avec le goût du cheval s'y adonneraient avec ardeur dès lors qu'ils n'auraient à faire que des avances journalières qu'on leur rembourserait en bloc. Certes, tous les espoirs ne seraient pas réalisés, on casserait quelques poulains, mais au regard de ce déchet fatal, quel bénéfice la cause du cheval ne tirerait-elle pas de cette situation nouvelle.

L'empressement avec lequel nos populations campagnardes ont répondu à l'invitation de la Société Sportive pour les Prix de Circonscription est un sûr garant du succès que la mesure proposée rencontrerait si on la généralisait, si on la réglementait, si elle était étayée de présentations annuelles, de petits concours sans prétention avec primes, concours ou plutôt examens qui pourraient avoir lieu lors des tournées des Commissions de remonte, à l'occasion des achats de poulains sans dressage.

Ce faisant, l'Administration des Remontes, tout en continuant à jouer le même rôle que dans le passé, en débarrassant rapidement le cultivateur qui ne veut pas conserver son poulain, se créerait une nouvelle catégorie de fournisseurs et contribuerait à maintenir l'usage du cheval dans le pays et par conséquent à faire conserver un certain nombre de sujets mobilisables.

Par définition cette réforme ne coûterait rien au budget, puisque l'augmentation du prix représenterait exactement les économies d'entretien réalisées.

Je ne vois pas quelles objections peut soulever un semblable projet en face des avantages évidents que nous avons fait ressortir.

Il paraît cependant que les Remontes ne consentiraient pas à payer une moyenne de 3.000 francs de simples chevaux de troupe (faisons observer en passant que les chevaux conservés par les amateurs seront presque toujours d'un modèle suffisant pour faire des chevaux de tête), car ainsi serait mis en évidence le prix auquel ils reviennent au budget. Or, cette somme n'est pas apparente actuellement. Il faut, pour l'obtenir, ajouter au prix d'achat l'entretien dans les dépôts de transition, et l'entretien dans les corps jusqu'à la moitié du dressage ; c'est ce qu'on se garde bien de faire.

Mais une fois qu'on aura chiffré à quelques francs près — chose facile — le prix véritable d'un cheval de troupe à cinq ans, j'aime à penser que nos députés ne reculeront pas devant une dépense sincère et qu'ils se rallieront à la proposition dont ils vont être saisis.

L'Étalon trotteur Obstacle est vendu pour l'Argentine

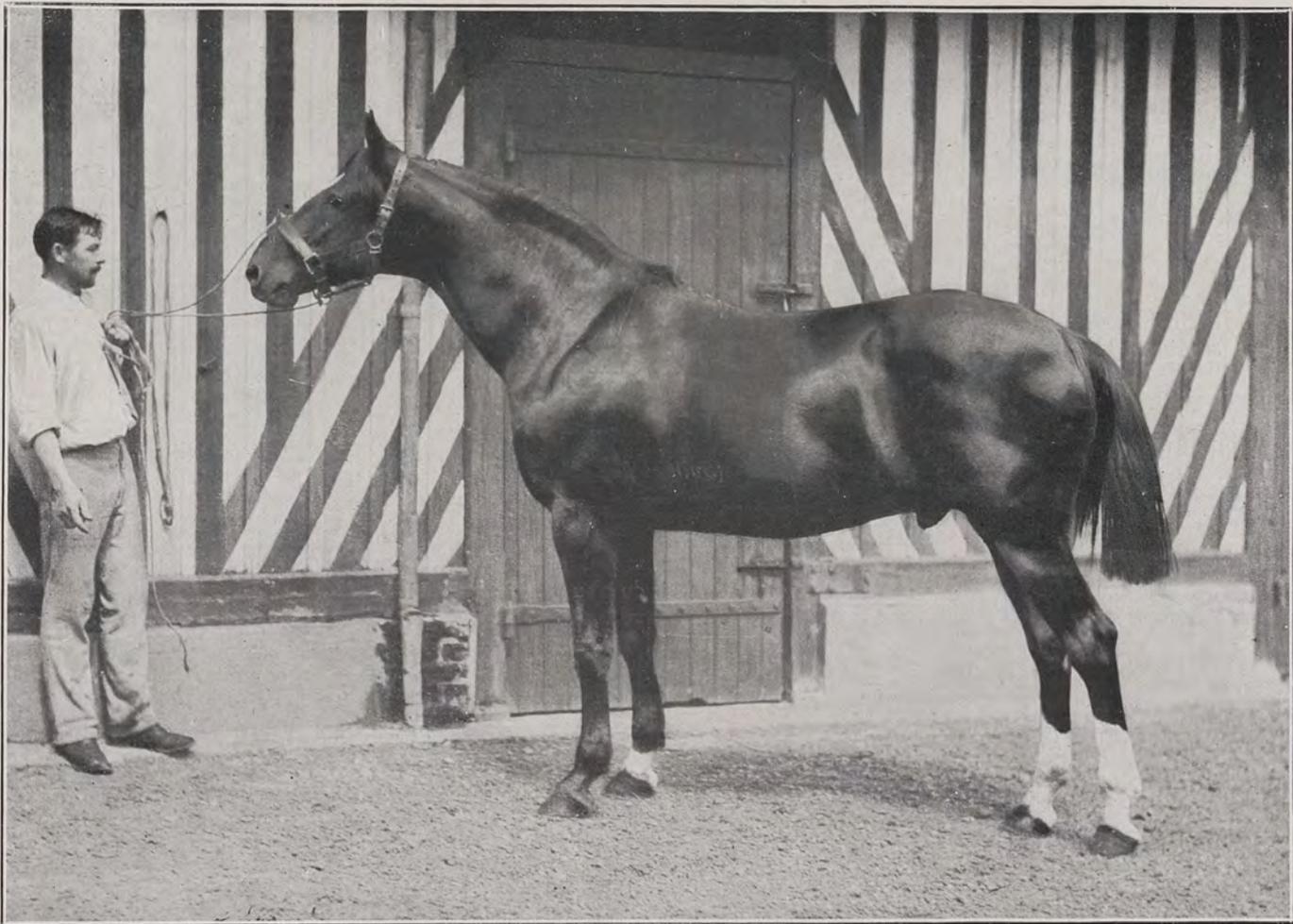
UN des effets les plus sûrs des campagnes répétées menées pour conjurer la crise du demi-sang, c'est — ô paradoxe — la vente de leurs reproducteurs les plus estimés par de nombreux éleveurs.

Parmi les acquéreurs de l'heure actuelle, les Argentins tiennent les premiers rangs. On se souvient du cadeau que leur gouvernement fit au nôtre il y a trois ans un escadron de chevaux de troupe. On s'accordait à louer l'excellent modèle de ces animaux bâtis en cobs, étoffés, près de terre d'une rare homogénéité. Incorporés dans un de nos régiments de cuirassiers, ils n'ont pas tenu ce qu'on attendait d'eux ; la qualité leur faisait défaut en dépit de leur *bon modèle*. Déjà l'attention de nos amis de l'Amérique du Sud avait été attirée vers ce

Le départ de l'étalon de Goustranville est des plus regrettables. Par son origine, sa qualité et son modèle il occupait une place en vue dans notre stud de demi-sang. Mais cette perte sera moins sensible parce que, conservé par son éleveur, M. Lemonnier, dans un coin un peu écarté du Calvados, il n'avait pas, à beaucoup près, le nombre de juments qu'il méritait.

Il aura sans doute plus de mères à Buenos-Aires, chez M. Santamarina, son nouveau propriétaire et fera honneur là-bas à notre élevage.

C'est un type accompli d'étalon de selle pour poids lourd unissant la force à la noblesse, dont la charpente aussi volumineuse que celle d'un percheron est taillée dans une matière aussi serrée qu'un thoroughbred. Il est soudé et étendu, et ses points de force développés



OBSTACLE, ÉTALON DEMI-SANG TROTTEUR, NÉ EN 1898, PAR FUSCHIA ET NACELLE (PHAÉTON)

point ; le rapport qu'ils ont sollicité de notre ambassade les a définitivement fixés : ils ont résolu d'infuser un sang plus généreux à leur demi-sang courant.

Pour ce faire, ils s'adresseront évidemment à l'étalon de race pure dont ils possèdent les plus beaux spécimens ; mais avec raison ils ont résolu de ne pas s'en tenir au croisement brutal pour créer leur cheval de cavalerie. Ils vont pousser leur jumenterie indigène dans la voie de la qualité en éprouvant les reproducteurs de demi-sang par la course au trot. Prompte à réaliser ses idées, l'Argentine vient donc chercher, à la source, les étalons et les poulinières nécessaires au lancement de l'entreprise.

Nous le répétons, il y a dix ans seulement, elle n'aurait pu trouver ici que des déchets, même à coups de bank-notes. Actuellement elle réussit à nous enlever d'excellents animaux. Une de ses dernières acquisitions mérite une mention spéciale.

Il s'agit d'Obstacle, excellent trotteur, bon étalon, père de nombreux vainqueurs au trot et aussi de cette Giroflée qui gagnait, au mois de juillet, la course du Millénaire au galop.

ne nuisent pas à son équilibre. Sans doute, on le désirerait un peu plus couché dans ses épaules, mais pour un cheval de courses il est encore très bon dans cette partie.

Or, cet animal d'un modèle rare, qui a pu produire à la fois des trotteurs et des galopeurs et qui aurait été un père de hunters, si cet élevage était rémunéré en France, Obstacle, est le produit d'une formule, le croisement à l'envers, à qui l'on a fait une guerre sans merci.

Sa grand'mère Lisbeth, fille de Trocadéro, était une des meilleures juments pures consacrées au croisement par M. Lecomte de Montigny. Unie à un animal déjà avancé dans le sang, Phaéton, elle produisit la trotteuse Nacelle dont sortent quantité de trotteurs, et particulièrement Hetman. Ce croisement à l'envers rationnel, qui peut donner à la fois des trotteurs de classe et des étalons de selle puissants et nobles, est de moins en moins pratiqué pour le plus grand dam de notre race trotteuse.

C'était pourtant une des solutions les plus heureuses d'un problème ardu : la fusion du sang et du gros.



UNE DES FERMES DE LA GENEVAYE, SPÉCIMEN DES VIEUX " LOGIS " NORMANDS, CONSACRÉS DE TOUS TEMPS A L'ÉLEVAGE

L'ÉLEVAGE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Le Haras de la Genevraye, par Le Merlerault (Orne)

A. M. de Gasté

(Suite et fin)



IMPATIENCE, POULINIÈRE ALEZANE, NÉE EN 1903
PAR TYRANT ET JANITZA

La proximité de Chalet, l'étalon du comte Le Marois, avait décidé le jeune éleveur à lui confier la plupart de ses juments.

Or, l'absence de précocité que les méthodes d'élevage normandes entraînaient, si elle avait provoqué l'échec de ses élèves à Deauville, devait au contraire contribuer à leur durée. Cette résistance des produits de la

Genevraye, jointe à l'aptitude toute spéciale des Chalet sur l'obstacle, devait faire du nouveau haras une pépinière pour Auteuil. Refusés par les snobs à Deauville, les poulains étaient loués à droite et à gauche, surtout à M. Champion, qui avait confiance dans les merleraultins ; les cinq ou six juments exploitées donnaient gagnants sur gagnants. Fille d'Artois, Fleur d'Avril, Rameau Fleuri, Le Liseron, La Morée, Le Miracle, La Merveille, Segré, Bergamotte, Mademoiselle Boniface, Monsieur Périchon surtout, dont les succès sont encore tout récents, ont été élevés sur les fermes du domaine.

L'opération, qui avait pu paraître assez hasardeuse au début, bien que les risques fussent partagés entre le propriétaire qui achetait les juments, faisait les frais de saillie et de déplacements, et les fermiers qui soignaient et nourrissaient les animaux, l'opération, mal commencée puisqu'on ne parvenait à réaliser qu'un très petit nombre de sujets, devenait par le fait même de la location — système si peu rémunérateur quand il s'agit des courses plates — une véritable affaire, si l'on tient compte de la réussite des élèves de la Genevraye.



OUAGLA, POULINIÈRE BAIE BRUNE, NÉE EN 1894, PAR OBERON ET PHANTASSIE,
SUITÉE DE OIE BLANCHE PAR DARLEY DALE

vraie en courses à obstacles, où les primes viennent s'ajouter au pourcentage habituel.

Il ne faudrait pas médire, aux alentours de la Genevraye, de la prime à l'éleveur. Grâce à elle, les fermiers de M. de Gasté sont devenus de petits capitalistes ; leurs vieux logis restaurés ont des allures de gentilhommières, et des écuries confortables, sorties du sol à la suite des grands succès de la maison, s'élèvent dans chaque cour, leur donnant des allures de haras modernes.

Naturellement, les animaux sont entourés de soins de plus en plus efficaces, mais aussi de plus de confort qu'au début. Convaincus de la valeur de leurs élèves, les fermiers, en perfectionnant leurs méthodes primitives, en poussant davantage les poulains



GO AWAY, POULINIÈRE BAIE, NÉE EN 1894
PAR ADIEU ET PERT

il s'incline volontiers devant les contingences. Et sans souci de la « déformation » constatée aujourd'hui chez le cheval de vitesse au galop comme chez le trotteur, il est allé recruter les éléments de son haras à la source même des flyers, de l'autre côté du détroit.

C'est en effet une remarque curieuse, la jumenterie actuelle de la Genevraye ne contient plus une seule descendante des juments primitives, presque toutes françaises, qui avaient contribué à ses premiers et si brillants succès. Madame Boniface, la mère de Monsieur Périchon, Mademoiselle Boniface et Monsieur Boniface, gagnants au total de plus de 300.000 francs d'argent public; Fleur de Lys, la mère de Fleur d'Avril, de Rameau Fleuri; La Mouche, mère de La Marquise, Latude, La Morée,



CHAQUE FERME EST POURVUE D'UNE ÉCURIE MODERNE

en nourriture, en les abritant contre les intempéries, assurent leur développement plus hâtif peut-être au détriment de la rusticité. Je ne donne pas bien longtemps à la Genevraye pour évoluer dans le sens habituel à tous les studs de pur sang.

Il y a, d'ailleurs, des lois économiques qu'il est difficile d'enfreindre. On n'a pas toujours un Chalet à sa portée et il n'est pas possible de se baser sur les succès en steeple-chase, succès aléatoires et à longue échéance, pour orienter son élevage. Pour tout naisseur de pur sang, la course plate est l'objectif.

Elle est devenue, aujourd'hui, le but unique de M. de Gasté. Ce théoricien redoutable ne sait pas résister, en ce qui le concerne, aux suggestions pratiques ;



SOVEREIGN MAID, POULINIÈRE BAIE, NÉE EN 1897
PAR QUEEN'S BIRTHDAY ET ALLAN WATER

Le Miracle; Graziella, sœur de Touche à Tout par exemple, ont vu leur postérité émigrer vers d'autres studs, et en particulier chez M. Champion, le voisin de M. de Gasté.

La jumenterie est d'origine purement anglaise. Encouragé par ses premiers succès, M. de Gasté s'est en effet associé avec un de ses voisins, M. P. Garin, qui disposait comme lui de vastes herbages dans cette merveilleuse contrée d'élevage, puis il se rendit aux ventes de Newmarket, y choisit vingt juments de bonnes souches, dont voici la nomenclature :

Le stud se compose de 22 têtes. Cinq d'entre elles appartiennent en toute propriété à M. de Gasté, quatorze sont en association avec M. P. Garin, les trois dernières sont inscrites sous le nom de

M. Hubert de Gasté. La doyenne du lot est LITERATURE, elle va avoir 19 ans. C'est une torte jument alezane, bâtie en cobesse, née en Angleterre en 1893, par Lauréate et Thora. Elle a gagné une trentaine de mille francs d'argent public en Angleterre. Son origine est excellente puisqu'elle est sœur utérine de cette remarquable Bijou qui a produit Bigoudis, Becfigue, Burlingam et Basse Terre, mère elle-même de Basse Pointe. Elle remonte à la souche de Prestige. Literature est la mère de Philosophy, la seconde du Prix de Diane de 1909; elle avait donné auparavant deux gagnants de 20.000 et 15.000 fr. en Angleterre. On peut encore citer à son actif, à titre de curiosité, Le Merlerault qui, vendu 65.000 francs par M. Caillaud, à Deauville, n'a jamais pu suivre un train.

OUAGLA, baie brune, née en Angleterre en 1894, par Oberon et Phantassie, est la sœur utérine de Philœ qui a produit Punta Gorda. Elle est la mère de Oh ! la la ! gagnant d'une quinzaine de mille francs en courses plates.

SISTER MARY, baie, est née en Angleterre en 1897, par Marion et Saint Cecily (Hermit). Sa mère est la propre sœur de Lina Hacket, la mère de Lorlot.

KILOK (1902), baie brune par Bocage et Millamint (Crowberry), est une petite-fille de Water Mint, propre sœur de Minting, sœur utérine de The Lambkin et de Minthe, une gagnante des Mille Guinées.

Elle est la mère de Kio-to III qui galope et a gagné en plat et en obstacles.

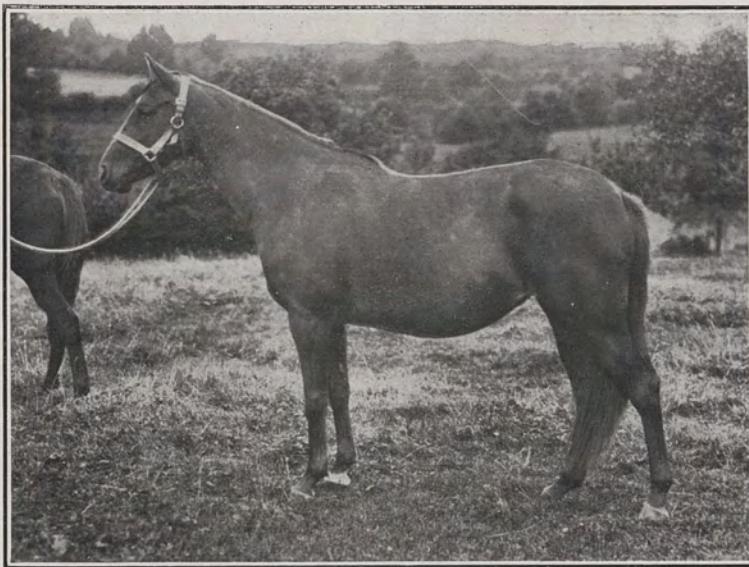
MARY ADEANE, baie, née en Angleterre, est une fille de Saint Serf et Sister Mary (Marcion), dont nous venons de parler. Saillie à 3 ans, elle a eu comme premier produit, peu après son importation, Marie-Anne, l'excellente pouliche de deux ans qui a porté les couleurs de l'entraîneur Pantall cette saison.

Voici ensuite un groupe de juments importées d'Angleterre de moitié avec M. P. Garin :

ZULEIKA, baie, née en Angleterre en 1895, par Sheen et Novitiata. C'est la mère de Zut Alors, son seul produit en France.

SOVEREIGN MAID, baie, née en Angleterre en 1897, par Queen's Birthday et Allan Water (Barcardine), mère d'un gagnant de l'autre côté du détroit, remonte à la même souche que Kendal et Muncastes, a été importée en 1906.

ORMIDALE, baie (1899), par Orme



MEREWORTH, POULINIÈRE ALEZANE, NÉE EN 1906
PAR JEDDAH ET WASPISH



SISTER MARY, POULINIÈRE BAIE, NÉE EN 1907 PAR MARCION ET SAINT CECILY
SUITÉE DE SŒUR MARTHE PAR SAINT BRIS



MARY ADEANE, POULINIÈRE BAIE, NÉE EN 1905
PAR SAINT SERF ET SISTER MARY

et Miyanoshta (Galliard), remonte en ligne droite à Canezon, importée en 1908.

STATUETTE, baie (1901), par Amphion, le père de Sundridge, et Mettle (Burnaby), importée pleine de Santoï en 1909.

LADY URSULA, alezane (1903), par Laveno et Bellavalley (Favo), importée pleine de Saint Serf en 1909.

LA COUPE, alezane (1904), par Merman et Jersey (Saint Simon), importée en 1908.

MEREWORTH, alezane (1906), par Jeddah et Waspish (Chittabob).

MOP, alezane, par Winkfield et Wildberry (Rosebery), importée en 1908, complète le lot des poulinières anglaises. Les six autres jeunes juments que nous allons nommer en sont issues.

C'est d'abord PHILOSOPHY (1906), par Bay Ronald et Literature, puis LA GENEVRAYE (1907), trois-quart sœur de la précédente, par Macdonald et Literature.

SOURCE D'OR, baie (1907) est issue de Mackintosh et Sovereign Maid. GOOD BYE, alezane (1908), est par Sainfoin et Go Away, une fille d'Adieu, réformée récemment et qui n'avait pas donné moins de cinq gagnants dans son pays d'origine. SŒUR MARIE, baie brune (1908), est par Macdonald et Sister Mary, c'est donc la sœur de Mary Adeane. Enfin ULRICA, baie brune, est par Macdonald II et Ultima par Saint Damien et la fameuse Enguerrande.

Pour terminer cette énumération, les trois juments de M. Hubert de Gasté sont : IMPATIENCE (1903), alezane, par Tyrant et Janitza, propre parenté de

Patience, la fameuse jument autrichienne et remontant à la souche d'Omnium II. RIVIÈRE, baie (1903) par Count Schomberg et Her Ring (Xaintrailles), a gagné environ 11.000 francs en Angleterre. PETRENA, baie (1905), importée en 1908, est par Pietermaritzburg et Sumac (Springfield).

Certes, les succès de Philosophy, de Marie-Anne La Donzelle, Zut Alors, Sea Fish, pour ne parler que de ceux-là, peuvent faire escompter un avenir heureux, il est difficile cependant qu'il donne des résultats plus tangibles que le passé.

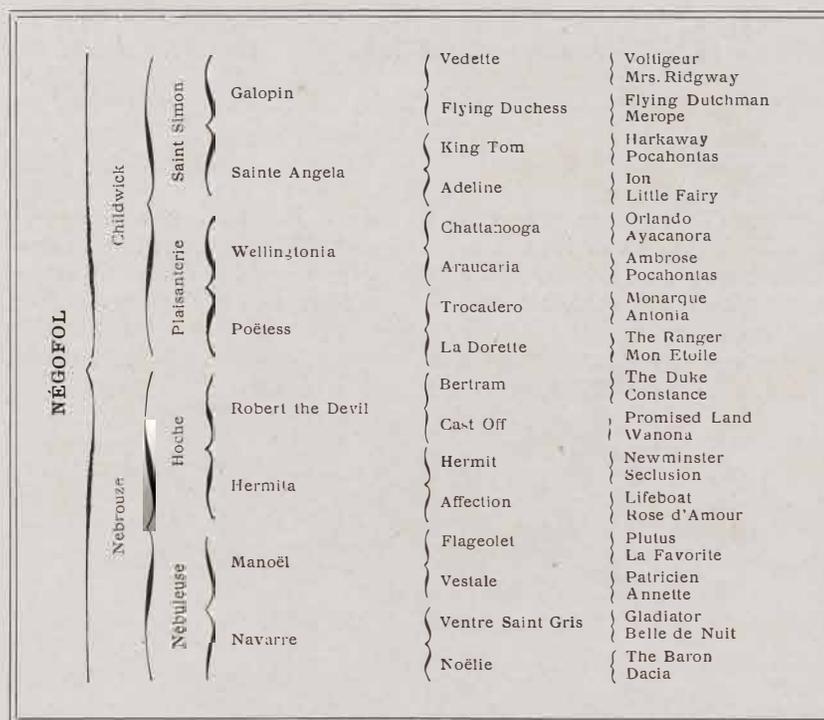
Et c'est sans doute le souvenir de ce qu'il doit à la résistance de nos vieilles races qui a guidé le choix du propriétaire de la Genevraye quand il s'est agi de trouver un étalon pour son stud.

Quand un haras dépasse la douzaine de poulinières, il est sinon impossible, du moins très malaisé et très coûteux d'envoyer toutes les juments au dehors. Pour les deux dernières saisons, M. de Gasté s'était assuré les services de Mordant; le fils de War Dance étant retourné chez M. Ephrussi il a tenu à se procurer un étalon appartenant comme ce dernier à la lignée de Galopin, mais il l'a choisi descendant en ligne maternelle de nos vieilles familles françaises dont l'affinité pour le sol et le climat du Merlerault s'était si puissamment affirmée.

Négofol, fils de Childwick, petit-fils de Saint Simon, reçoit de deux côtés des apports des sang français les plus fameux, par sa grand'mère paternelle Plaisanterie, et par sa mère Nebrouze, issue elle-même d'une de nos meilleures souches indigènes puisqu'elle remonte à Noëlie, un vainqueur du Gladiateur, propre sœur de Zouave, mère de Don Carlos et d'Eole II, grand'mère de Boucanier et Bouchon.

Sa carrière est trop récente pour avoir besoin d'être détaillée.

Il fut un des chevaux de tête de sa génération figurant à deux et à trois ans à côté des meilleurs, gagnant sur 1.200 et 2.400 mètres, et



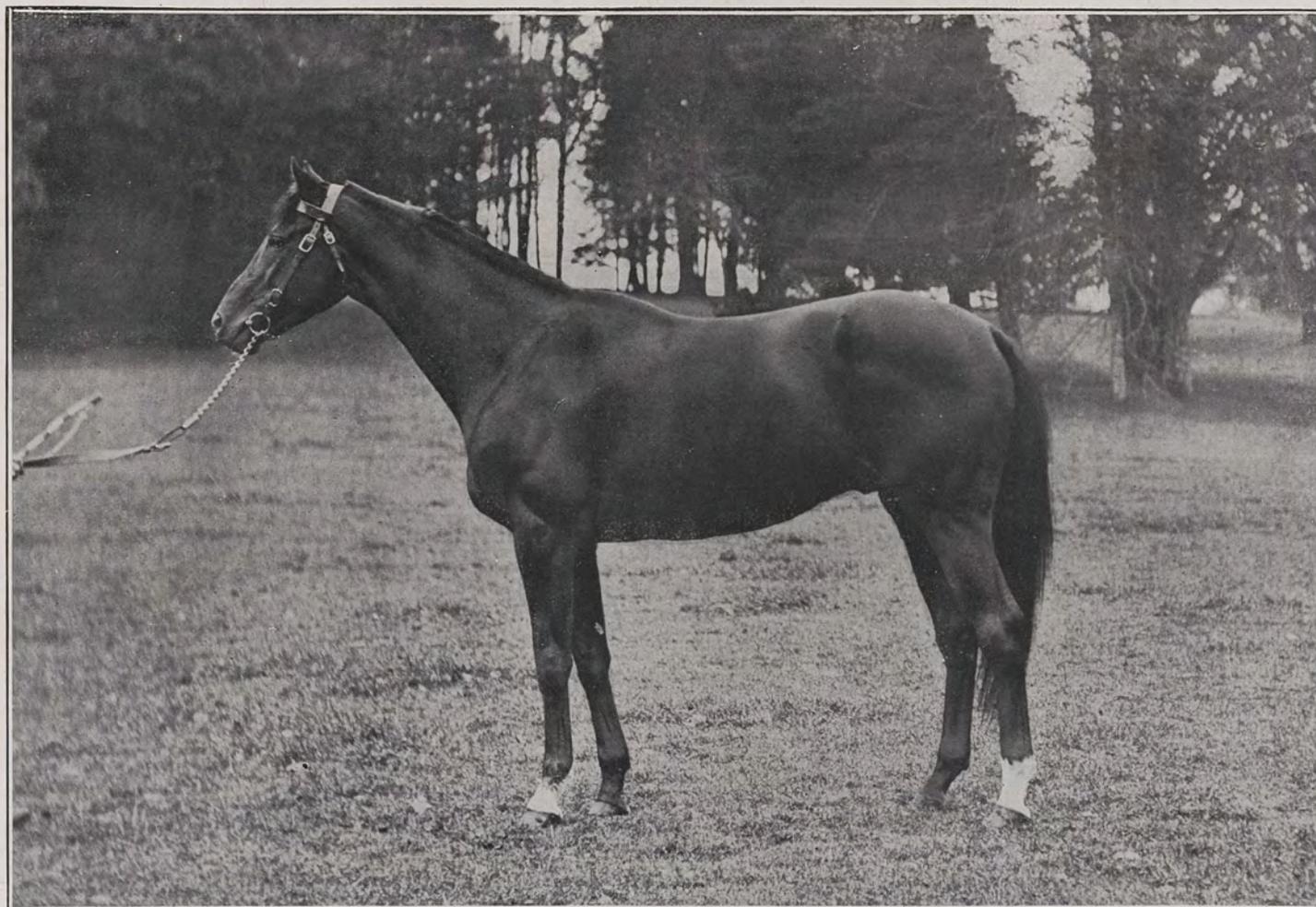
PEDIGREE DE NÉGOFOL

battant dans un Derby sévère tous les sujets qualifiés de l'année, Union, Oversight, Verdun, Aveu et Ossian. Ce mérite, il l'affirmait de nouveau sur les 3.000 mètres du Royal Oak où, après avoir eu raison de Verdun, il succombait sur le poteau d'une demi-longueur derrière Aveu.

Il est fâcheux que son écurie, après un accident qui le tenait éloigné du turf pendant un an, l'ait fait courir cette saison, sans être en possession de ses moyens. Mais cette fin de campagne ne diminue pas le mérite du meilleur fils de Childwick. Digne de lui succéder au stud.

Négofol, en léguant son endurance (il n'a pas couru moins de 29 fois pour gagner 7 courses et se placer 12 fois, gagnant 290.000 fr.) continuera les traditions de la Genevraye, Et ses poulains élevés sans doute avec plus de confort que ceux de Cha-

let, mais dans les mêmes vastes prairies, sur les grands espaces où ils peuvent choisir la nourriture qui leur convient, perpétueront les succès de la maison.



NÉGOFOL, ÉTALON BAI, NÉ EN 1906, PAR CHILDWICK ET NEBROUZE, VAINQUEUR DU DERBY DE 1909

LA PÊCHE AU SAUMON

(Suite et fin)

Les mouches à saumon sont toujours de couleur vive et très peu fournies en plumes de façon à laisser voir les teintes par transparence. Elles sont du type dit « noyé », c'est-à-dire faites pour être manœuvrées à quelques centimètres de la surface de l'eau. En ces derniers temps, quelques timides essais ont été faits avec des mouches « sèches ou « flottantes », mais il est encore trop tôt pour se prononcer sur leur valeur réelle.

Il est des mouches qui donnent à certains jours d'excellents résultats et qui, le lendemain, ne feraient pas monter un seul saumon si les conditions de temps, de lumière, de clarté des eaux ne sont plus les mêmes. L'important est donc de choisir la bonne mouche, la mouche de l'endroit, la mouche de l'instant ; il y a une question très complexe de couleur *et aussi de taille*, celle-ci *diminuant* en raison directe du degré de *clarté* de l'eau. C'est grâce au choix judicieux de la mouche que certains pêcheurs de saumon ont acquis une si écrasante supériorité sur leurs confrères.

La mouche étant choisie et dûment attachée au bas-de-ligne, le pêcheur en a fini avec le raisonnement et les déductions de probabilités ; il lui faut maintenant passer à la pratique, faire preuve de force et d'endurance, d'adresse et de sang-froid.

Avec une canne puissante et une soie assez épaisse, un pêcheur exercé peut couvrir une distance de 40 mètres et même davantage, mais dans la pratique des lancers moyens d'une trentaine de mètres sont amplement suffisants. Dans les endroits découverts, le lancer ordinaire par-dessus la tête ou *overhead cast* est tout indiqué, mais dans les endroits boisés les lancers roulés, *roll cast*, *switch cast*, *spey cast*, sont les seuls praticables, car ils ne nécessitent pas le déploiement de la ligne en arrière du pêcheur.

La mouche est envoyée en travers du courant et ramenée lentement par petites tractions successives. La ligne récupérée est *lovée* soit par terre, soit sur les doigts prête à se dérouler immédiatement sous l'effort d'un saumon.

Depuis l'instant précis où la mouche est à l'eau jusqu'à l'instant où elle en est sortie pour être relancée, le pêcheur ne perd pas de vue l'endroit où elle se trouve, guettant la montée toujours possible de son poisson.

L'attaque se produit le plus souvent au moment où la mouche, après avoir traversé le courant, se trouve ramenée vers le bord. Un reflet

dans l'eau..., une légère secousse..., un ferrage énergique..., un bouillonnement..., c'est tout. En une seconde, ce poisson attendu depuis peut-être des heures est ferré ou manqué.

Manqué, c'est le geste de dépit, l'effondrement de belles illusions ; ferré, c'est le sourire de satisfaction, c'est le commencement des émotions, car ce n'est pas une mince affaire que de fatiguer et d'amener à portée de la gaffe, avec des engins ne pouvant supporter un effort de 5 kilos, des poissons pesant souvent plus de 20 livres.

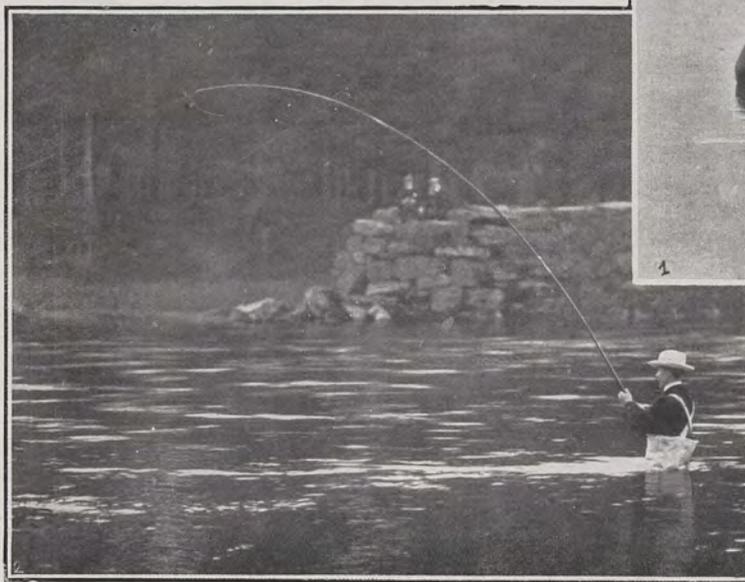
En général, dès qu'il se sent ferré, le saumon a une seconde d'hésitation, puis il pique droit vers quelque obstacle naturel se trouvant dans le lit de la rivière. S'il arrive à mettre cet obstacle, tronc d'arbre, pieu ou rocher entre lui et le pêcheur, il est sauvé ; grâce à ce point d'appui il lui sera facile de casser la ligne ou le bas de ligne. C'est l'instant critique, le moment des décisions promptes. Avec son matériel, le pêcheur ne peut pas arrêter l'élan du saumon ; il peut, s'il sait se servir d'une canne et d'un moulinet, ralentir cet élan et modifier sa direction. Il doit d'un seul coup d'œil juger la situation, repérer les divers obstacles et décider de l'endroit autant que possible calme et profond où il amènera son saumon pour le gaffer. Encore est-il ! Contrairement à l'idée qu'on s'est faite dans le monde, gaffer n'est point l'art du premier venu. Zozo, qu'on appelle dans les rivières du Pas-de-Calais, « le premier gaffeur de France », ne doit sa

réputation qu'à son adresse et à son sang-froid. Hardi quand il le faut et toujours judicieux, son concours est tellement apprécié que les meilleurs amateurs se le disputent.

Lors de son premier démarrage, le saumon a déroulé une certaine longueur de ligne, quelquefois jusqu'à 75 mètres. Le pêcheur, tout en guidant son poisson et le maintenant en mouvement, va lui reprendre cette ligne en opérant sur lui, par la canne maintenue verticalement de façon à former ressort, une traction constante en rapport avec la force du bas-de-ligne. Lorsque le saumon oppose



A. P. DECANTELLE
LE RECORDMAN DU MONDE DU SPINNING



1. ET 2. PENDANT LA PÊCHE — 3. LA PRISE

une résistance supérieure à cette traction, un peu de ligne est relâchée ; lorsqu'il oppose une résistance moindre, un peu de ligne est récupérée. A ce jeu, le poisson épuise ses forces, et au bout d'un laps de temps très variable (1), il arrive à portée de la gaffe. La partie n'est pas encore gagnée et la moindre imprudence peut être fatale. Le saumon lutte jusqu'au bout, et plus d'un a dû la vie à un démarrage inattendu qui a surpris le pêcheur au moment de gaffer. Il s'agit donc, ce qui demande beaucoup de sang-froid, d'amener sans se presser le saumon à passer doucement sur la gaffe qu'une main ferme maintient immobile à la profondeur voulue et relèvera avec décision à l'instant propice.

C'est la fin, la gaffe est entrée ! Le sourire aux lèvres, le pêcheur regagne le bord tenant d'une main sa canne, de l'autre la gaffe sur laquelle se débat sa victime. A terre, il tue le saumon soit en l'assommant de quelques coups de manche de couteau sur la tête, soit en le saignant, et le met dans son sac ; la mouche décrochée avec mille précautions est vérifiée minutieusement ainsi que le bas-de-ligne, et voici notre pêcheur prêt à faire de nouvelles captures.

Dans les endroits où l'eau est peu courante et assez profonde, la pêche à la mouche artificielle ne donnerait guère de bons résultats, il est alors préférable d'employer le *devon*.

Le *devon* ou vairon artificiel est un petit poisson de métal muni d'ailettes et de grappe d'hameçons. Ce *devon* lancé en travers du courant est ramené soit en tirant directement sur la ligne, soit en l'enroulant sur le moulinet. L'eau frappant sur les ailettes imprime au *devon* un mouvement de rotation qui lui donne un semblant de vie. Pendant de longues années les pêcheurs n'ont guère employé que deux modèles, le *devon* nickelé en eau trouble et le *devon* doré en eau claire. C'est un sportsman français, M. T. Markey, qui le premier eut l'idée d'employer des *devons* aux couleurs vives ;

(1) Lorsqu'un saumon n'oppose qu'une résistance relative et vient à la gaffe en quelques minutes, c'est généralement qu'il est accroché dans la langue.

il obtint de jolis résultats et sa méthode est maintenant adoptée par presque tous les pêcheurs de salmonides. Nous avons d'ailleurs représenté ses modèles dans notre numéro précédent.

Pour lancer le *devon* le pêcheur emploie une canne plus courte et plus rigide que la canne à mouche. Le bas-de-ligne en mince fil d'acier est muni d'émerillons afin de réduire au strict minimum le vrillage de la ligne.

Comme pendant la pêche le *devon* est maintenu aussi profond que possible, les morsures se sentent au choc au lieu de se voir comme dans la pêche à la mouche. Le saumon accroché au *devon* se « noie » et s'amène à la gaffe de la même manière que celui pris à la mouche, avec cette différence toutefois que le matériel pouvant supporter un effort supérieur, la lutte dure moins longtemps.

Théoriquement, à moins de faute grave tout saumon bien ferré devrait venir à la gaffe, mais ce n'est malheureusement pas toujours le cas. Il est une force contre laquelle un pêcheur lui-même ne peut rien, c'est la force d'inertie. Or, certains saumons, lorsqu'ils se sentent ferrés, piquent vers le fond, et ne bougent plus. Ce sont les saumons « boudeurs », les *sulky fish* des Anglais, cauchemar des pêcheurs.

Lorsqu'il tient un saumon boudeur, le pêcheur doit tout tenter pour le décoller du fond, le forcer à démarrer. Pour ce faire, le procédé le plus employé consiste à amener la pointe de la canne à la hauteur du saumon. La ligne tendue en travers du courant se met à vibrer et ses vibrations finissent parfois par énerver le poisson et lui faire prendre son élan. Ce n'est toutefois qu'un pis-aller, car, à de très rares exceptions près, un saumon « boudeur » peut être considéré comme perdu.

Il est un procédé peu sportif, mais assez pratique employé par un de nos meilleurs pêcheurs.

— Lorsque j'ai, dit-il, un saumon au bout de ma ligne, je pose ma canne par terre, je tire de toutes mes forces... et le hasard fait le reste.

— Et alors ?

— Alors..... la chance tourne bien souvent contre le pêcheur.

Joseph LEVITRE.



M. GUILBERT, UN RÉPUTÉ PÊCHEUR DE SAUMON, ET ZOZO DIT LE PREMIER GAFFEUR DE FRANCE



ÇA MORD !



GAFFÉ !



LE RETOUR AU RIVAGE



M. MIGUEL PÉON, UN RÉPUTÉ CHASSEUR
MEXICAIN ET SES CHIENS



LES RABATTEURS EN MARCHÉ POUR LA BATTUE

Chasses au Mexique

JE ne suis jamais allé au Mexique et, ma foi, jusqu'alors je n'avais pas eu à le regretter : au point de vue cynégétique, ce pays ne me tentait pas plus qu'un autre. C'est que j'en ignorais les ressources magnifiques, mais depuis que j'ai eu l'occasion de les entrevoir, l'envie est venue me harceler.

Je dois ces connaissances à l'amabilité d'un gentleman mexicain, grand amateur de sport. Chasseur passionné, M. L. Sanchez Antunano, venu pour quelques mois en France, s'est tout naturellement intéressé aux diverses manifestations cynégétiques de notre pays, il a voulu voir nos chiens au travail, curieux d'apprendre et de comparer. C'est à cette curiosité que je dois de l'avoir rencontré. Au soir des journées passées ensemble, il a bien voulu, pour quelques privilèges dont j'étais, rappeler quelques-uns des souvenirs de sa vie de chasseur. De ces causeries captivantes je vais essayer de donner un aperçu.

S'il est un pays au monde qui mérite le nom de paradis du chasseur, ce ne peut être que le Mexique, le Mexique républicain : la chasse y est libre, entendez-vous, libre comme aux premiers âges. J'ignore si, à tous autres points de vue, ce régime qui est le nôtre, comprend aussi largement le mot liberté, il a, du moins, là-bas, en ce qui concerne la pratique de la chasse, le sens le plus complet, le plus idéal. La chasse est libre : cela veut dire que l'on peut chasser en tous temps, en tous lieux, tout gibier, de toutes les façons et sans le respect d'aucune condition. Quel coin du ciel apparaît à nos yeux de pauvres chasseurs malmenés qu'une loi désuète tracasse sans nous protéger ! Est-il possible qu'un pays soit pareillement affranchi ? Cela semble inconcevable quand on sait que des coins encore presque inexplorés, au cœur même de l'Afrique, sont déjà soumis aux rigueurs de la loi. Il y a quelque dix-huit mois, je me trouvais avec M. Guillaume Vasse, le très distingué directeur du Saint-Hubert Club de France, revenu depuis peu d'un voyage de chasse aux grands fauves qu'il avait accompli dans l'Afrique orientale anglaise, en compagnie de

M. Achille Fould. Nous causions de cette randonnée magnifique et quel ne fut pas mon étonnement d'entendre M. Vasse me dire : « Au début notre programme fut modifié par ce fait que toute la rive droite du fleuve était réserve du Gouvernement. Interdiction complète de tirer le moindre gibier. Nous ne pûmes commencer à chasser qu'après le quinzième jour de marche... » Ainsi on traverse les océans, on équipe une caravane, on dépense une fortune pour se trouver dans la situation ridicule du chasseur d'alouettes qui, au coin d'une luzerne, est arrêté par l'écriteau : Chasse gardée. Quinze jours de marche avant de rencontrer une chasse banale. Même à ce

moment-là, il faut se soumettre à de mesquines obligations. Un seul permis ne suffit pas, il faut une licence par espèce de gibier, on n'a pas le droit de tuer au-dessus d'un certain nombre, que sais-je ! On est limité, quoi ! Comme dans la plus vulgaire chasse de société où, après dix perdreaux et un lièvre, il n'y a plus qu'à rentrer à l'auberge.

Au Mexique, point de ces entraves à la liberté cynégétique. On n'y connaît aucune règle. C'est même probablement ce qui fit autrefois la mauvaise réputation de ce pays. On disait qu'il pouvait être le lieu de prouesses magnifiques, mais que rien n'était fait pour y attirer les chasseurs. Cette opinion avait cours il y a une vingtaine d'années. Des difficultés nombreuses, affirmait-on, attendaient l'Européen assez fou pour tenter l'aventure, l'hostilité des

indigènes constituant un véritable danger dans l'intérieur où les lois n'étaient nullement respectées. A cette époque, on le voit, le Mexicain était donc un camarade vraiment conscient ; aucun préjugé bourgeois ne l'avait encore asservi ; il avait depuis longtemps réalisé le rêve de la société future. Les choses sont heureusement changées aujourd'hui : si les lois cynégétiques manquent, les règlements de police ont assuré l'ordre. Certes, une petite révolution éclate bien de temps à autre, mais c'est un des désagréments de la vie politique qui n'a pas le moindre effet sur les charmes de la vie au grand air. Bref, le pays est sûr pour le chasseur.



CHASSEURS MEXICAINS ET LEURS CHIENS AU RENDEZ-VOUS

Un doute cependant vient à l'esprit. Comment se fait-il qu'avec une absence aussi complète de règlements, on ait encore l'occasion de tirer un coup de fusil? Puisque tout le monde peut chasser en tout temps et partout, le gibier devrait être exterminé depuis longtemps. Voyez en France... Mais ce qui se passe en France n'a rien de comparable avec ce qui se passe au Mexique.

En France, pendant l'ouverture il n'est pas un champ de quelques ares qui ne soit battu et rebattu; en France, s'il y a six cent mille porteurs de permis, il y a peut-être bien six millions de fusils qui tous tuent chaque année; en France, dès qu'un lièvre est signalé, vingt chasseurs sortent pour le traquer, les couvées de perdreaux sont repérées, le paysan ne brûle pas une cartouche pour rien. Au Mexique, c'est différent: les espaces, eux aussi, sont libres, le gibier peut fuir et se repeupler à l'abri. Au fait, ce n'est pas le moment d'établir des comparaisons, le résultat seul nous intéresse. Et il est merveilleux.

Le gibier pullule, varié, magnifique. Il constitue l'une des faunes cynégétiques les plus riches du monde et c'est toute une histoire naturelle qu'il faudrait écrire pour en faire connaître les multiples espèces et variétés.

Cherchez-vous les émotions rares, voulez-vous chasser le gros gibier? Rien n'est plus facile et vous n'aurez que l'embarras du choix. Voyez plutôt. L'ours gris et l'ours noir sont assez répandus au Mexique ainsi que le jaguar. On y rencontre aussi le tigrillo qui est aussi bien un petit tigre ou un grand chat sauvage et dont la chasse est une des plus émotionnantes qui soient. Le lion de l'endroit s'appelle coguar ou puma. On a souvent l'occasion de se trouver face à face avec lui; le tapir, le loup et le coyote y vivent en grande abondance. C'est déjà une collection remarquable. Plus modestement vous pourrez vous livrer à la poursuite du sanglier qui y pullule ou bien à celle de l'antilope que l'on trouve partout, ou bien encore à celle du cerf dont on peut compter au total quatorze variétés. La plus grande est appelée bura, tandis que le nom vulgaire de la seule espèce d'antilope connue est levrendo.

Les espèces poil comprennent le lièvre et le lapin, mais quelle diversité dans la plume! Faisans, tinamous, perdrix offrent au chasseur les plus brillants spécimens de l'espèce. Ces dernières présentent, en outre, cette nouveauté d'être entièrement différentes de nos perdrix d'Europe, perdrix Masséna, perdrix azul, perdrix de San Pedro, perdrix de Californie, voilà des coups de fusil rares. Le colin de Virginie est le plus connu; c'est, en somme, la perdrix commune du pays, on le désigne là-bas sous le nom de codorniz. C'est un fort joli oiseau au plumage de tons contrariés et dont la chasse présente beaucoup d'analogie avec celle de notre perdrix grise. Flamands, bécassines et autres gibiers d'eau vivent



LA CHASSE AU MEXIQUE NÉCESSITE DE LONGUES RANDONNÉES ET OBLIGE LE CHASSEUR A ESCALADER MANTINES CLOTURES

nombreux sur ce sol hospitalier, tandis que le coq de montagne habite les régions hautes. Il existe enfin en bandes nombreuses un oiseau inconnu chez nous, c'est le dindon sauvage, coup de fusil important. Tels sont les animaux de chasse que l'on peut à tout moment avoir à tirer. D'autres, plus rarement, peuvent tomber sous le plomb du sportsman. Mais, déjà les espèces qui viennent d'être énumérées ne sont-elles pas suffisantes pour fournir les plus jolis tableaux?

Ces derniers sont généralement variés et il n'est pas rare au soir des journées cynégétiques de voir, réunis au rendez-vous, quelques cerfs, une ou deux antilopes, des colins, des lièvres et des dindons.

Il ne faudrait pas croire cependant que le Mexique soit une vaste basse-cour dans laquelle il suffit de se promener pour « marcher » sur le gibier. La chasse y est plus sportivement menée. Les territoires étant très vastes, on conçoit facilement que le gibier se cantonne plus particulièrement sur certains points que sur d'autres: la densité cynégétique varie

même dans de très fortes proportions suivant la nature du terrain, la flore qui le couvre, et l'altitude à laquelle il se trouve. C'est pourquoi il ne faudrait pas songer là-bas à imiter le chasseur de France qui, ayant une ou deux heures à consacrer à son plaisir, décroche son fusil, siffle son chien et bat les champs à quelques centaines de mètres de sa maison. Il faut au Mexique faire parfois de longues randonnées avant de pouvoir se mettre en chasse, et c'est ce qui explique le nombre relativement restreint de chasseurs. On se rend ordinairement à cheval sur le lieu de chasse, les chiens se trouvant déjà au rendez-vous où sont rassemblés les rabatteurs si l'on est dans l'intention de chasser le cerf, l'antilope ou le sanglier. Ces hommes sont engagés parfois en troupes nombreuses suivant

l'étendue des enceintes et les tireurs étant placés au poste, la chasse commence, déroulant ses péripéties qui rappellent d'assez près celles des battues analogues dans nos pays. Parfois aussi, soit pour gagner du temps, soit pour augmenter les chances de rencontre, la battue au poste se transforme en une sorte de battue marchante simultanément conduite entre les tireurs et les rabatteurs. Le sport est alors plus pénible en raison des difficultés du terrain, des haies, des fourrés et autres obstacles qu'il faut franchir ou traverser et qui se présentent assez souvent.

Mais ce qui est le sport le plus passionnant, le plus délicat aussi à pratiquer,

c'est la chasse du codorniz, ou colin de Virginie, au chien d'arrêt. Elle offre, ai-je dit, de nombreux points de ressemblance avec notre chasse nationale de la perdrix, mais elle est beaucoup plus captivante, en ce qu'elle a lieu sur des territoires beaucoup plus étendus, où le gibier se défend mieux et qui nécessitent uniquement des chiens de grande quête.

Je dirai tout de suite les raisons pour lesquelles le chien de quête



LE TABLEAU D'UNE JOURNÉE DE CHASSE
CERFS, LAPINS ET DINDONS

restreinte ne réussit pas. D'abord, il manque d'entreprise, ce qui serait déjà un motif suffisant pour provoquer son élimination.

Le gibier abonde c'est certain, mais il n'a pas les mœurs débonnaires de la perdrix française qui, au mois de septembre, attend le chasseur dans des pommes de terre ou dans un champ de topinambours. Il file, il ruse sur la plaine immense, et il faut pour le bloquer un chien très allant, énergique et parfaitement doué. Mais il y a une autre raison, plus définitive : le braque, malgré les essais tentés, ne s'acclimate pas au Mexique. C'est une victime de la chaleur. Il faut savoir que le thermomètre en ce pays marque toujours entre 25 et 35 degrés centigrades. C'est dire que, comparativement à ce qui se passe chez nous, la température la plus basse y est déjà fort élevée, tandis que la plus haute qui se constate assez souvent, est la même que celle dont nous gratifia la fameuse vague, l'été dernier. Sous cette chaleur tropicale, le braque ne saurait résister. Il succombe presque toujours et M. Sanchez Antunano à qui je dois ces renseignements a lui-même possédé un braque qui mourut de fatigue et d'épuisement, dans sa première journée de chasse, au champ d'honneur.

On a donc recours aux chiens anglais qui donnent toute satisfaction. Il faut croire que ces animaux, cependant moins rustiques que nos races françaises, puisent dans la pureté même de leur sang, dans leur influx nerveux, les forces qui leur permettent de résister au climat; toujours est-il qu'ils réussissent merveilleusement, et que les sportsmen mexicains n'en veulent pas d'autres. Avec eux, nulle crainte d'accident et, fait assez curieux, toutes les variétés de chiens anglais jouissent d'une égale estime. Pointers, setters anglais et irlandais sont aussi communément utilisés.

Tous les chasseurs de nos pays qui ont battu la plaine au mois de septembre cette année ont pu constater que les chiens employés, qu'ils soient anglais ou français, manquaient le plus généralement de nez. La faute en était à la sécheresse, et ce fut une remarque de tout le monde, qui se traduisit par des correspondances nombreuses dans les colonnes des publications cynégétiques : les qualités olfactives puissamment développées semblaient presque complètement annihilées.

Il paraît donc logique de se poser cette question : Comment se fait-il qu'au Mexique, où la température moyenne dépasse 30 degrés, les chiens puissent conserver l'entière finesse de leur nez? S'il est permis d'admettre qu'une acclimatation progressive rende le chien capable de supporter la chaleur, on s'explique difficilement qu'elle perde également son influence sur son organisme olfactif. A cela une explication très simple est facile. Lorsque par suite de la sécheresse on dit couramment qu'un chien manque de nez, on

emploie une expression erronée. Le chien n'a rien perdu de ses qualités, mais il est mis dans l'impossibilité de s'en servir; ce sont, au contraire, les émanations du gibier, ce que les Anglais appellent le scent, qui font défaut. Il semble que la terre desséchée, que l'air

surchauffé absorbent complètement les molécules odorantes qui se dégagent des oiseaux. Non seulement il n'y a plus même le vent le plus faible pour transporter les émanations, mais ces dernières elles-mêmes disparaissent dans un rayon excessivement court à partir du foyer. On comprend maintenant qu'elles ne soient pas perceptibles au sens du chien qui se trouve ainsi travailler dans les mêmes conditions que s'il se trouvait sur un terrain sans gibier.

Or, au Mexique, chaleur ne veut pas dire sécheresse. Il flotte toujours dans l'air une humidité propice à la transmission des émanations, le climat est très chaud, certes, mais

il n'est pas brûlant, l'atmosphère est lourde, moite, il se dégage du sol des effluves humides qui ne sont probablement pas très saines, mais qui permettent néanmoins au chien de se servir utilement de ses fosses nasales. En un mot, le scent est toujours excellent. Et il

faut qu'il le soit pour que, après deux heures de rude marche sur une immense superficie, un tireur d'habileté moyenne puisse loger dans son carnier une quinzaine de codorniz. Les documents photographiques qui accompagnent ces lignes en sont la meilleure preuve.

Mais, dira-t-on, puisque tout le monde peut chasser, puisque tout le monde chasse, comment les gens du pays, les indigènes, font-ils pour tuer du gibier? Il est fort probable, en effet, que beaucoup, pour ne pas dire tous, n'ont pas les moyens d'avoir des chiens anglais. Ce sont des importations qui coûtent cher, et que seuls peuvent se permettre les chasseurs fortunés. Cette objection est fort exacte. Les indigènes n'ont pas de chiens anglais naturellement. Et comme il n'existe pas de race de chien d'arrêt particulière au pays, les indigènes ont résolu le problème d'une façon très simple, ils chassent sans chien. Ils vont devant eux, ils se dirigent vers les endroits où ils supposent que le gibier s'est réuni et le tirent le plus souvent par surprise. Ce procédé ne leur procure pas de nombreux tableaux, mais il leur donne quand même la facilité de tuer quelques pièces. Il faut s'en réjouir, et c'est ce qui explique que malgré la grande liberté que l'on ait de chasser en tout temps et partout, le gibier n'est pas aussi violemment trassé qu'on aurait pu le croire. L'indigène est chasseur mais il ne peut

être un destructeur. Il se livre à un passe-temps, il ne massacre pas. Puisse-t-on en dire autant de tous nos porteurs de permis de France!

Jacques LUSSIGNY.



UN JOLI TABLEAU DE COLINS VIRGINIENS



LE DÉPEÇAGE DES ANTILOPES APRÈS UNE CHASSE

LE 3^e SALON DE L'AÉRONAUTIQUE

POUR clôturer dignement une année fertile en prouesses aériennes, et qui consacra définitivement la valeur de l'aviation, le troisième Salon de l'Aéronautique a ouvert ses portes au public le 16 décembre dernier.

Organisée au Grand Palais des Champs-Élysées, l'annuelle Exposition de la locomotion aérienne semble devoir remporter un succès tout aussi complet que ses devancières.

Certes, on est bien loin durementissement provoqué voici quelques années par les Salons de l'Automobile; certes, le chiffre des transactions est loin d'approcher ceux réussis au cours de ces gigantesques expositions parisiennes de la locomotion mécanique, qui révolutionnaient jadis le monde entier; il n'en est pas moins vrai que le Salon de l'Aéronautique jouit chaque année de la faveur du public.

Tout le monde, en effet, veut voir de près les grands oiseaux mécaniques, les aéroplanes vainqueurs des raids aujourd'hui historiques et qui ont défrayé la chronique, l'été dernier, à maintes reprises. Tout comme il y a deux ans, le premier monoplan Blériot, triomphateur de la Manche; le Nieuport de Weymann et le Blériot de Beaumont, les grands vainqueurs de la saison qui s'achève, attirent actuellement la foule des visiteurs au Grand Palais.

Le Salon de l'Aéronautique fut inauguré le 16 décembre dernier, avec le cérémonial habituel, par M. Fallières qui le parcourut rapidement, trop rapidement même, sous la conduite M. Robert Esnault-Pelterie, président du Comité d'organisation, et de M. André Granet, secrétaire général.

Avant de revenir en détail sur les curiosités et les nouveautés présentées par nos grands constructeurs, constatons la disparition des engins baroques et bizarres incapables de voler, que nous avons vus lors des expositions précédentes.

Tous les aéroplanes exposés ont, cette année, fait leur preuve, la voie est trouvée et tous les constructeurs se sont inspirés des résultats obtenus pour présenter des modèles d'une construction presque similaire. La stabilité étant chose acquise, tous se sont efforcés de

réduire la résistance de l'air à son minimum et d'acquérir la plus grande vitesse. Une des caractéristiques de ce Salon réside dans l'emploi de l'acier dans la construction des appareils; le bois semble avoir vécu et nombreux sont les aéroplanes qui en sont complètement dépourvus.

Le type flèche semble être le point de mire de toutes nos grandes firmes d'aéroplanes; l'habillage est réduit à sa plus simple expression, peu de tendeurs, peu d'organes susceptibles de diminuer la vitesse; un appareil léger, solide, robuste, sobre dans ses lignes, permettant la plus grande vitesse avec un moteur moins puissant, tel semble être le modèle-type de l'aéroplane de la saison prochaine.

Signalons également, avant de terminer ce court aperçu sur le Salon, que l'effort des constructeurs s'est également porté sur le confortable des appareils. La berline aérienne dont nous avons déjà parlé dans notre dernier numéro a fait école et c'est ainsi que plusieurs appareils peuvent rivaliser comme confort avec nos modernes torpedos.

Nous reviendrons, du reste, en détail sur les nouveautés de cette

intéressante Exposition, qui ne réunit pas moins de 50 aéroplanes, 35 monoplans et 15 biplans.

G. DRIGNY.

Aux Abonnés

L'échéance de janvier étant une des plus tortues de l'année et le service de la poste étant assez encombré à cette époque, nous prions ceux de nos abonnés dont l'abonnement prend fin à cette date de vouloir bien nous faire parvenir le plus tôt possible leur renouvellement: pour la France, 32 francs; pour l'Étranger, 40 fr.



VUE GÉNÉRALE DE LA GRANDE NEF DU SALON DE L'AÉRONAUTIQUE



LA COUPOLE CENTRALE DU SALON DE L'AÉRONAUTIQUE

AUTOMOBILE

L'éclairage des automobiles

S'il est un sujet d'actualité pour aujourd'hui 24 décembre, c'est bien l'éclairage, puisque le 24 décembre est le jour le plus court de l'année.

Pour les automobiles, les procédés d'éclairage semblent très nombreux.

En réalité chacun a son domaine propre, et l'essence, l'électricité et l'acétylène ne sont guère concurrents, chacun répondant à des besoins particuliers et ayant une clientèle différente.

En ville, où les phares aveuglants sont réservés aux tramways et où les magasins se chargent en général d'éclairer suffisamment la chaussée, la contravention est le seul danger à éviter. Pour y parer, il suffit de deux lanternes réglementaires à l'avant et un numéro lumineux à l'arrière.

Si la voiture citadine est un modeste taxi ou un simple runabout, pas d'hésitation : c'est aux lanternes à essence — genre lampe Pigeon — qu'il faut avoir recours (Blériot, Ducellier, etc., en fournissent d'excellentes). De la sorte pas de complications, car le même liquide qui sert au remplissage du réservoir fera le « plein » des lanternes.

Au contraire si, au lieu d'une voiture utilitaire, il s'agit d'un véhicule de luxe, tout change ! Le petit lampion à essence, souvent fumeux et rarement esthétique, ne saurait plus convenir.

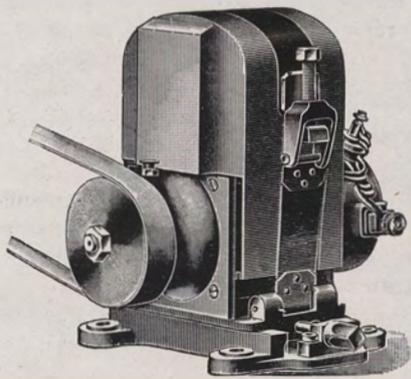
Il serait encore bien moins à sa place dans le cas où le propriétaire de l'automobile veut éclairer l'intérieur de celle-ci afin de pouvoir lire, ou — si c'est une propriétaire — se faire admirer des passants.

C'est alors l'éclairage électrique qui s'impose et c'est lui qu'on verra installé dans la luxueuse limousine ou la plus luxueuse encore berline à conduite intérieure.

Propre, élégant, lumineux sans excès, il a en effet tous les avantages au point de vue de l'élégance et du confort.

On ne saurait malheureusement en dire autant de sa rusticité, de sa simplicité, de son économie et de l'influence qu'il a sur la vitesse du véhicule.

Il n'est en effet pas question d'utiliser dans ce cas-ci les accus comme unique source permanente d'énergie électrique. Outre qu'ils sont lourds, malodorants et laissent généralement échapper un liquide corrosif (sinon quand ils sont neufs, du moins au bout de quelque temps de service), on doit encore compter qu'ils sont toujours déchargés au moment qu'on en a le plus besoin.



LA DYNAMO DUCELIER

En conséquence, la seule source d'électricité à adopter pour l'éclairage est la dynamo.

Mais celle-ci est toujours assez volumineuse et elle absorbe une quantité de puissance assez notable, quoi qu'on en ait dit.

Cela ne permet de l'utiliser ni sur les véhicules à la fois légers et vites (où la place est très mesurée), ni sur ceux dont on peut avoir à réclamer toute la puissance.

Mais, par contre, ces inconvénients perdent toute leur importance pour la voiture de ville à laquelle il n'est presque jamais possible de

demander toute sa force et dont le moteur remplit rarement tout le capot...

Seulement, même dans ce cas, il faudra toujours tenir compte que l'électricité est chose délicate et capricieuse et que la dynamo et sa batterie d'accus sont, la première surtout, des organes très difficiles à bien établir, à bien disposer, à bien entretenir.

Nous en connaissons à l'heure actuelle plusieurs de recommandables, Ducellier, Blériot, Glaenzer, C. A. V., Phi, etc., à la condition que leur entretien soit assuré par un mécanicien ayant la pratique de ce genre d'appareils.

En résumé, l'électricité est le meilleur agent possible d'éclairage applicable à une limousine faisant le service de ville ou de petite banlieue et confiée aux mains d'un bon chauffeur, attentif, soigneux et possédant de l'électricité quelques notions élémentaires, elle donnera alors toute satisfaction.

Pour le tourisme, toutes nos préférences vont à l'acétylène.

Son odeur est pénible ? Soit. Il demande quelques soins et quelques manipulations ? Soit encore. Mais il est puissant et sûr, et cela par tous les temps, même sous la pluie (à la différence de l'électricité qui est hydrophobe). — Et sur la grande route, cette sécurité et cette puissance priment tout.

Deux bonnes faces, ou un gros auto-générateur sur le tablier, permettent d'aller à 50 à l'heure sur route moyenne dans la nuit la plus noire, sans crainte d'accidents.

A l'heure actuelle le phare à acétylène (le plus ancien de tous les modes d'éclairage des automobiles) a atteint une perfection très grande. C'est un ami fidèle. Il n'est presque jamais en panne et la généralisation de l'emploi du carbure de calcium facilite son réapprovisionnement dans les plus petites bourgades.

Mais il ne faut pas trop lui demander : deux phares à acétylène, Blériot, B. R. C. Alpha ou Ducellier, sur les mains avant

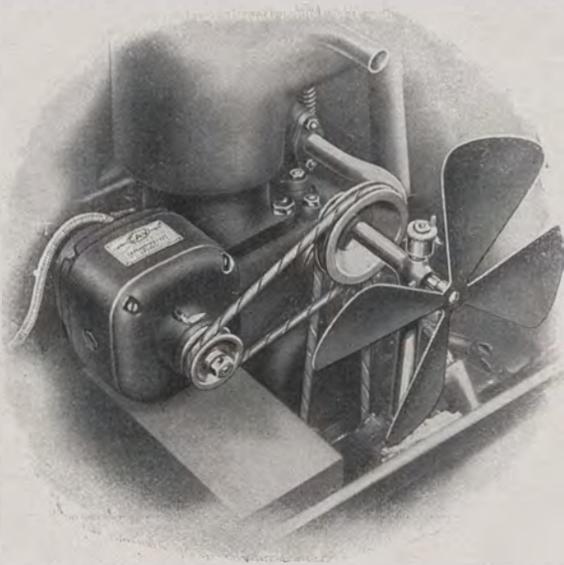
éclairent assez la route pour rouler à 50 ou 60 à l'heure, mais pas plus ! A une vitesse plus grande, leur champ d'action est inférieur à la distance nécessaire à la voiture pour s'arrêter. On risquerait dès lors de tomber dans un trou ou un cassis qu'ils n'auraient pas signalé à temps.

Le gros projecteur s'impose donc aux amateurs de vitesse. A vrai dire il a nos préférences de touristes amoureux des randonnées nocturnes.

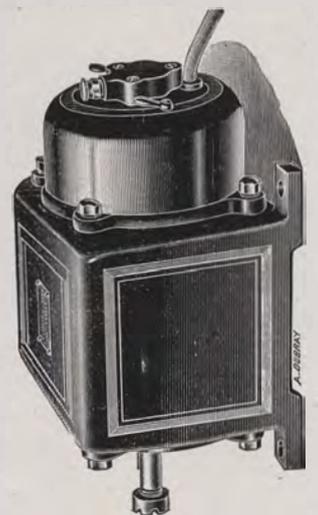
Mais bien sûr, si l'été, sur la belle route déserte, vous êtes sensibles au charme des nuits étoilées, il ne faudra pas laisser vos appareils d'éclairage projeter leur traînée de lumière crue sur les ombres adoucies de la campagne.

Pour nous, nous avons disposé notre éclairage de la façon suivante : une petite lampe à essence à l'arrière, les deux feux avant électriques à accus et un gros projecteur oxy-essence Blériot sur le torpédo. Il nous suffit alors d'orienter le projecteur vers le ciel et d'éteindre les feux de position avant pour faire en pays découvert et sur belle route des promenades délicieuses.

Si l'obscurité devient plus épaisse ou l'heure pressante, le projecteur à nouveau braqué horizontalement fouille la route loin en avant, à un demi-kilomètre et plus, et permet le 70, voire le 80, sans crainte d'accident. Il faut cependant, dans ce cas, être très attentif et avoir soin de diriger le rayon lumineux sur la route elle-même : les gros obstacles sont assez éclairés par réflexion ; ce sont les trous et caniveaux qu'il importe d'apercevoir à temps.



LA DYNAMO GLAENZER



LA DYNAMO BLÉRIOT

BOXE

LA VICTOIRE D'UN CHAMPION

Celui qui nous aurait dit, il y a cinq ans, que la boxe, honorée à Londres, se réfugierait à Paris, et que pour trouver à un champion de France un adversaire à sa taille, il faudrait aller le chercher dans le nouveau monde, parce qu'il n'y en avait pas en Angleterre ni ailleurs dans cette pauvre vieille Europe; et que cet authentique champion enfin, mandé de par delà les mers succomberait devant un gamin de chez nous, celui qui nous aurait dit tout cela aurait été traité de fou par tous nos sages. Et voici pourtant que cette triple invraisemblance est devenue une triple vérité. Paris a supplanté Londres comme capitale de la boxe; l'Amérique nous a détaché un de ses plus authentiques champions, et ce champion, Harry Lewis, a été vaincu par Carpentier, le 13 décembre 1911 : date mémorable dans les annales de notre sport.

L'événement avait excité à l'avance une émotion considérable, provoqué des commentaires passionnés, des critiques même. Beaucoup pensaient avec inquiétude, et je n'étais pas loin d'être du nombre, que nous allions peut-être un peu vite en besogne, qu'à opposer à un adolescent, même le plus merveilleux, un boxeur éprouvé de la trempe de Lewis, on risquait pour lui une défaite qui, en l'écoeurant, compromettrait son avenir.

Les pronostics se ramenaient à cette formule double : ou le match se déciderait par knock-out, et c'est Lewis, le dur frappeur, l'incroyable encaisseur jamais knock-outé, qui triompherait; ou le match se déciderait aux points, et la science, le style supérieur de Carpentier lui vaudraient la victoire.

L'événement a prouvé l'exactitude de la formule. Carpentier a gagné aux points, mais Lewis n'a pas été écrasé, même pas en danger apparent de l'être. A la fin de la vingtième reprise, il semblait en possession de presque tous ses moyens, capable de se défendre longtemps encore, d'attaquer aussi, et qui sait? peut-être de triompher dans un combat d'endurance, au finish : pure hypothèse au demeurant, et que rien ne supporte mais que rien ne détruit non plus et qui nous mène dans l'inconnu. Et voilà bien, sans doute, la critique que l'on peut adresser au combat « limite », qui laisse planer souvent une incertitude sur l'issue, fait rêver à une autre, celle qui aurait pu être...

**

Tenons-nous-en au connu : il est assez glorieux pour nous, assez plein de promesses et déjà de réalités. Nous avons en Carpentier un champion du monde de sa classe, qui dans quelques années, quand sa fine mais vigoureuse charpente d'adolescent se sera consolidée, accrue, qu'il aura pris quelques centimètres et quelques kilos de plus, quand il sera devenu un homme, pourrait bien devenir un champion du monde pur et simple.

Mercredi dès 8 h. 1/2, le Cirque de Paris avait la physionomie des grands soirs. Salle pleine, brillante; toilettes fastueuses. Et circulant parmi tout cela, une sorte de fièvre qui se trahit par une impatience nerveuse, voir batailleuse des spectateurs, des spectatrices.

A neuf heures, l'entrée sensationnelle de Jack Johnson en habit provoque une ovation spontanée. Il faut que le triomphateur de Reno monte sur le ring, « sourie, salue » et promette à la foule avant

de descendre, de revenir bientôt combattre devant elle. Dont acte.

Mais brusquement un grand silence. Les deux héros de la soirée viennent d'entrer, ils ont posé leur long manteau et paru dans leur quasi-nudité d'athlètes si différents, l'un mince et pourtant robuste, souple et pourtant musclé : le Français, éphèbe harmonieux de type apollinien; l'autre plus court, râblé, face ouverte aux traits prononcés, au puissant menton expressif d'énergie : le Yankee. Ils ont échangé la traditionnelle poignée de main, et tout de suite leur tactique

se dessine aussi peu pareille que leur personne. L'Américain, dédaigneux de la parade, insensible aux coups, cherche le trou qu'il ne trouvera pas dans la défense mobile du Français; cherche et ne cherche qu'à percer l'impénétrable réseau de ces bras ennemis, qui ne négligent pas pour cela de frapper aussi avec une vitesse, une justesse, qu'égale seulement l'impassibilité de l'autre, sous cette cruelle averse.

Dans le combat à distance préféré de lui, Carpentier plus grand, plus scientifique, domine. Son poing, avec la rapidité de l'éclair, vise et touche sans cesse la tête de l'adversaire. Dans les corps à corps fréquents et vite rompus par l'arbitre, l'Américain prend quelque peu sa revanche, frappant d'une multitude de brefs et durs « punches » le torse de son rival, lequel offre une résistance surprenante.

Et voilà pour les traits généraux de ce duel historique, dont il nous faut fièrement donner le détail technique reprise par reprise.

Dans le premier « round », Harry prend d'abord l'offensive et rentre plusieurs fois au corps, mais est touché au menton par des directs. Dans le deuxième, Carpentier manifestement se réserve, étudie son adversaire, le harcèle et l'esquive, ou l'arrête. Les coups portés par l'Américain sont moins nombreux, mais plus forts. Dans la troisième reprise, Carpentier qui a maintenant pris confiance se livre davantage, et continue de frapper à la tête. Dans le quatrième round, Harry en un bond réussit un coup heureux à la figure, dont Carpentier est une seconde ébranlé. Dans les cinquième et sixième « rounds », Harry mène avec fougue; Carpentier esquive ou encaisse sans douleur et riposte brillamment. Dans le septième, le Français prend l'avantage sur Harry qui se ressaisit au huitième. Neuvième et dixième « rounds », rien de nouveau. Dixième « round » signalé par un direct de Carpentier à l'arcade sourcilière de Lewis. Premier sang au Français. Encouragé par le succès et les bravos de la foule emballée, Carpentier, dans les douzième et treizième

reprises, multiplie les attaques contre l'Américain surpris plutôt que las, qui trébuche accidentellement, mais se relève et charge. Quatorzième et quinzième rounds très acharnés. Carpentier atteint à la lèvre saigne légèrement et semble un peu ébranlé, mais réussit de magnifiques arrêts et attaque dans les seizième et dix-septième rounds. Dans les trois derniers rounds, la lutte s'anime encore. Harry attaque avec rage, sans grand effet, et Carpentier maître de lui, se donne à fond, esquive, riposte, pare et attaque avec une égale virtuosité.

Carpentier est vainqueur. La foule délire. Il y a de quoi. Elle vient d'assister à la plus belle exhibition du « noble art » qu'il lui a été donné de contempler en France. Et celui qui lui a valu cette joie est un Français « en outre ».

Paul HAMELLE.



LE FRANÇAIS GEORGES CARPENTIER
CHAMPION D'EUROPE DE BOXE ANGLAISE

CHOSSES ET AUTRES



Les effets de la loi prohibant les paris aux courses auront bientôt abouti à la ruine de l'élevage du pur sang aux Etats-Unis.

On sait que les plus belles écuries américaines ont été transportées en Angleterre et en France, tandis que d'autres furent dispersées aux enchères. Mais les résultats de cette loi viennent de s'affirmer par deux nouvelles récentes.

Alors qu'en 1906 le Kentucky fournit 2,500 yearlings, en 1911 on en estime le nombre à 250.

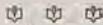
D'un autre côté, l'hippodrome de Sheepshead Bay va passer en vente publique. Aux oreilles des Américains, Sheepshead Bay sonne à l'égal de Brighton pour les Anglais, de Deauville pour les Français.

C'était la cité mondaine par excellence, le quartier suburbain de New-York le plus luxueux. On comprendra ainsi que cet hippodrome, d'une superficie de 438 acres (173 hectares), fut imposé sur la valeur de 13,750,000 francs. Il était la propriété du Coney Island Jockey Club, dont M. W.-K. Vanderbilt fut, jusqu'en ces dernières années, le président et le plus fort actionnaire.

Il est vraisemblable que, dans quelques années, un nouveau quartier richement bâti aura trouvé place à cet endroit, et dans vingt ans Sheepshead Bay Track et le luxe qu'il fit éclore ne seront plus qu'un souvenir.

D'autres hippodromes suivront vraisemblablement le chemin, car les revenus de ceux qui existent encore,

notamment celui de Brighton Beach, ne suffisent pas à couvrir le montant de l'imposition.



En vue de la prochaine réunion de la Commission du Stud-Book, MM. les propriétaires sont invités à adresser avant le 30 décembre prochain, au Ministère de l'Agriculture, les papiers des animaux de pur sang, nés à l'étranger, dont ils désirent demander l'inscription en France.

La pièce à fournir consiste en :

Un certificat d'origine établi par les autorités compétentes du pays où est né l'animal. Ce document doit porter l'inscription au Stud-Book de ce pays et le nom de l'importateur en France.

Il y a lieu de prévoir les cas particuliers suivants :

1° Si ce certificat n'est pas établi au nom de la personne qui demande l'inscription, des attestations de vente de chacun des propriétaires successifs au suivant devront être fournies, depuis celui au nom duquel est délivré le certificat jusqu'à celui qui demande l'inscription ;

2° Si l'animal a été acheté en vente publique (établissement Chéri ou Tattersall), les mêmes attestations de vente de chacun des propriétaires au suivant jusqu'à celui qui met en vente seront nécessaires. L'attestation de ce dernier sera remplacée par un certificat du directeur de la vente portant le nom de ce vendeur et celui de l'acheteur qui demande l'inscription ;

3° S'il s'agit d'une jument provenant d'une réforme de l'armée, il y aura lieu de présenter :

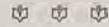
a) Les mêmes attestations de vente de chaque propriétaire au suivant, y compris celle du propriétaire qui a vendu à la remonte militaire ;

b) Un certificat de l'autorité militaire compétente constatant la mise en vente après réforme ;

c) Une déclaration du fonctionnaire des finances compétent constatant l'adjudication à la suite de la mise en vente, après réforme.

N. B. — Un étalon de pur sang, né à l'étranger, ne peut faire la monte en France que s'il est inscrit au Stud-Book français.

Une jument de pur sang ne peut être saillie, comme telle, par les étalons nationaux, approuvés ou autorisés, que si elle est inscrite au Stud-Book français.



Le groupe hippique de la Chambre des députés, représentant toutes les régions d'élevage, s'est réuni dernièrement sous la présidence de M. Georges Leygues pour étudier les questions relatives à la crise du cheval de guerre et a émis les vœux suivants :

1° Que le prix moyen du cheval de guerre soit augmenté de 200 francs par tête ;

2° Que la prime au naisseur soit étendue aux chevaux achetés par la Remonte ;

3° Qu'il soit attribué des primes de conservation aux poulinières ;

4° Que l'abaissement à 3 ans de l'âge de l'achat des chevaux d'armes soit réalisé le plus rapidement possible ;

5° Que le nombre des poulinières mises en dépôt chez les propriétaires soit augmenté ;

6° Que l'Administration soit invitée à acheter des reproducteurs de chevaux d'armes répondant aux types indiqués par le Conseil supérieur des Haras.

Le groupe a décidé que ces vœux seraient transmis à MM. les ministres de la Guerre et de l'Agriculture.

PETITES ANNONCES

Nos abonnés sont informés qu'ils ont droit gratuitement à quarante lignes de petites annonces par an. Les annonces ne seront insérées qu'une fois. Toute annonce répétée donnera lieu à la perception d'un droit de 1 franc par insertion, payable d'avance, indépendamment du prix des lignes (la première insertion seule étant gratuite).

La Direction fera toujours passer en premier lieu les annonces de cinq lignes ; quant à celles non payantes dépassant cinq lignes, elles ne seront insérées que lorsque la place consacrée à la rubrique sera suffisante. Les lignes supplémentaires seront insérées à raison de 75 cent. la ligne et devront être payées d'avance. Si le vendeur ou l'acheteur désire donner son adresse au bureau du journal, il devra envoyer avec son annonce la somme de UN FRANC pour frais de correspondance. Dernier délai pour les petites annonces à paraître dans le numéro de la semaine : Mardi, 10 heures.

Black Bird, très bel Irlandais, bai brun, 1^m63, connu concours hippiques, sans handicap, attelé ou monté en dame. — Lazard, Chantilly. 986

Jument 3/4 sang, baie, 1^m64, bonne action au galop, trotte en moins de 2", se



monte, douce aux chiens ; sage : s'attelle parfaitement, peur de rien. Très grand fonds.

975 francs avec garantie. A. B., bureau du journal. 955

1° **Cob irlandais**, 6 ans, 1^m52, bai très beau modèle, bien membré, peut porter du poids, s'attelle, très brillant ; saute fort, avec garanties, 2.200 fr. ; 2° **Hunter irlandais**, 6 ans, 1^m62, fortement charpenté, queue longue, alezan, peut porter gros poids, trois bonnes allures, s'attelle, sage partout, avec garanties, 2.500 fr. ; 3° **Irlandaise légère**, mais culottée, 1^m52, baie, très distinguée et du cachet, facile attelée et montée en homme et en femme ; sauteuse de concours, 2.000 fr. Ces 3 chevaux ont été importés cette année d'Irlande, par le propriétaire chez qui ils sont en service et qui les vend pour excès de nombre. — S'adresser Bureau du Journal. 993

Noir, 7 ans, 1^m66, beau modèle, sain, net, infatigable, parfaitement attelé, vite, brillant, sagesse absolue. 1.500 fr. Photographie. — Lieutenant de Goulaine, Saumur. 1

Hongre bai 1^m70, né en 1907, belles origines, formule cheval de guerre, très beau modèle, peut porter 100 kil., gros sauteur, parfait monté, attelé et en amazone. 2.250 fr. Toutes garanties, papiers. Visible Neuilly, 21, rue Jacques-Dalud. — Adresse bureau Journal 2

1° **Pur sang alezan**, 1^m62, 5 ans, sain et net, ravissant modèle, parfait aux trois allures, qualifié military. Visible près Blois : 2° **Jument alezane**, 1^m54, 9 ans, saine et nette, montée et attelée par dame. 600 fr. Visible près Condom (Gers). — S'adresser à M. le Comte Ch. de Beaucorps à Saint-Denys par Ménars (Loir-et-Cher). 3

Irlandais bai, 11 ans, 1^m62, merveilleux cheval d'extérieur, fort et adroit sauteur, s'attelle, un peu chaud à la chasse. Toutes garanties, sauf tic ours. 1.500 fr. — A. Haviland, le Mas Marvent, Saint-Victurien (Haute-Vienne). 5

1° **Aline**, j^e baie, née en 1907, par Grandlieu, p. s. (Little Duck et Glencara) et Queen, j^e demi-sang, par Laure (Edredon et Malvina) et Grogny demi-sang (Dictateur et une fille de Niger). J^e émissaire, prête à chasser, adroite et grosse sauteuse, trois bonnes

allures. Taille 1^m57 ; 2° **La Brenne**, j^e alezan doré, née en 1908, par Trabanel (p. s. a. a.), par Hoche et Tarailon et May-Bloussum, présomée par Lémur, p. s. et, par Delamont, p. s., issue de Marmouset. J^e avec beaucoup de ligne, galope admirablement, conviendrait pour militaires, saute bien, très droite. Taille 1^m58. — E. Ravault, Chavance, par Aunay en-Bazois (Nièvre). 6

Excellent **jument de selle**, s'attelle, 1^m61, 10 ans, très brillante, allures remarquables, très allante et très sage. 2.500 fr. — Baron de Castex, Ruhelles, par Melun (Seine-et-Marne). 9

A vendre : Une très belle **jument demi-sang**, alezan doré, 1^m65, forte, puissante, distinguée, 5 ans, bien attelée et montée, sage, énergique, excellentes allures, vite, kilom. facile en 2'10" au trot, bonnes pattes, aucune déféctuosité, belle jument de coupé ou omnibus, apte par ses belles lignes à faire bonne bête de selle pour très gros poids. Toutes garanties, saine partout. Prix avantageux : 1.350 francs, de suite. — Céran-Maillard, éleveur, La Haye-Pesnel (Manche). 10

Cendrillon, 1/2 sang, 1^m60, par Katmie et Petitville, primée au concours hippique de Paris, bai brun, s'attelle seule et à deux, très bonne jument de chasse, douce, habituée chiens, saine et nette. Papiers et garanties. 1.600 fr. — Challemel, château du Petit-Jard, La Ferté-Macé (Orne). 11

A vendre : 300 fr., pour excès de nombre, très beau **Setter Laverack blue-belton**, sans grande tache, né le 12 juillet 1910, dresse au down, arrête, rapporte, beaucoup de nez, hors du fameux « Linton », importé d'Angleterre par M. Lamaignère, et d'une excellente chienne « Fantaisie », qui est par Young Sam of Normandy et Pierrette II de Montebello. — Comte G. de Montlaur, Moulins (Allier). 8

Double phaéton, 16 HP, Unic, capote cuir, pare-brise, tendelet, pneus état neuf 815x105. Mécanisme revu à l'usine. Carros-

serie état neuf. Vitesse : 60 kilom. à l'heure en palier. Moyenne : 45 kilom. l'heure. Prix : 3.900 fr. — S'adresser à M. J. Romain, au Journal. 973

A vendre : Près Argentan (Orne) **Manoir**. Grande maison ; vastes communs. Beaux boxes, grands jardins, rivière, 3 hectares ou 13 hectares. Convientrait tout élevage. — M. Champrosay, Argentan (Orne). 4

Selle dame de chez Beck. Etat neuf A vendre raison de santé : 250 fr. Sangles, étrier. — Cocher Joseph, 66, rue de Monceau 7

ED. PINAUD

18, PLACE VENDÔME
PARIS

GENET d'OR PARFUM
ULTRA-PERSISTANT

VIOLETTE
BRISÉE
L'IMBAUMÉE

LA CORRIDA

Le Gérant : P. JEANNIOT.

Société Générale d'Impression, 21, rue Ganneron, Paris
P. MONOD, directeur.

BOITERIES, TARES MOLLES, FLUXIONS DE POITRINE, ANGINES
 des CHEVAUX, CHIENS, BÊTES à CORNES
 sont RADICALEMENT GUÉRIES par **TOPIQUE DECLIE-MONTET**
PRIX : 4 francs, PHARMACIE DES LOMBARDS
 50, rue des Lombards, Paris et dans toutes les Pharmacies